

*Espoir pour notre
environnement*

Dave Kennedy, MBA

Image originale de la page couverture : Pixabay 5953889_1920

Sauf à des fins de citation, toute reproduction par quelque procédé que ce soit, est interdite sans l'autorisation écrite de l'auteur.

Dépôt légal – Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2023
Dépôt légal – Bibliothèque et archives Canada, 2023

ISBN 978-2-9821507-0-6

Imprimé au Canada

*Espoir pour notre
environnement*

Chapitre 1	Le passage d'un chien
Chapitre 2	Capitalisme aveugle
Chapitre 3	Le point de vue de la nature
Chapitre 4	La fonte des glaces
Chapitre 5	Espèce menacée : l'espoir?
Chapitre 6	Un voyage au Népal
Chapitre 7	Humilité écologique
Chapitre 8	L'égo et la survie de l'humanité
Chapitre 9	Le prochain pas de l'évolution
Chapitre 10	Nouvelle terre

Introduction

Bien caché au-delà de toute pollution, de toutes ces interférences lumineuses, auditives et atmosphériques, réside une terre immaculée, un endroit si pur, si grandiose, que la plupart des gens n'en soupçonnent même pas la présence.

Trésors inestimables enfouis dans nos propres jardins d'où ils ne demandent qu'à voir le jour, un jour qui ne soit pas obscurci par tant de soucis, de préoccupations, d'espoirs déçus, de blessures non cicatrisées, de rages non apaisées et d'ennemis non réconciliés.

Si d'être « vert » fait parcourir le bien-être de la planète dans la bonne direction, peut-être que devenir « lumineux » permet à ce que nous sommes à l'intérieur, de percer les sombres couches des pensées négatives qui étouffent nos vies?

Et si faire des pas en avant nous étaient proposés? Des pas où la terre et les créatures lumineuses qui l'habitent progressent ensemble, cela ne serait-il pas dépourvu de sens?

Après tout, à quoi sert-il de clamer bien haut l'importance des splendeurs qui nous entourent, si celles que nous possédons en nous demeurent enfouies dans une totale indifférence?

Il y a des « laissez vivre en paix » qui apportent autant à ceux et celles qui le permettent, qu'à ceux et celles qui en bénéficient.

Chapitre 1

Le passage d'un chien

La nuit était fraîche, le quartier endormi, des jappements résonnaient de temps à autre, signaux d'avertissements lancés au cas où quelques bêtes en viendraient à vouloir s'aventurer sur leurs territoires.

Un vagabond qui passait par là en prit bonne note, mais son chemin était autre. Malgré une destination inconnue, il savait d'instinct où il ne serait pas le bienvenu. Il avait appris à la dure que le monde animal pouvait être implacable et que celui des hommes pouvait parfois être pire.

Chien errant d'un village à l'autre, il avait développé certaines astuces pour assurer sa pitance sans devenir la cible des carabines ou la proie des meutes de coyotes.

Jouant d'astuce pour substituer un poulet mal gardé, ou feignant la soumission afin d'attirer l'aumône des enfants, il était devenu un animal se situant à mi-chemin entre la bête sauvage et le chien apprivoisable.

On était en 1949 et ce coin de pays en Amérique du Nord était en pleine croissance. Des villages poussaient çà et là alors que certains tentaient de croître avec l'espérance d'un jour atteindre le statut de ville.

Toutes ces nouvelles familles qui s'installaient, ces rues qui se creusaient, ces bâtiments qui se déployaient, tout cela

permettait à un quadrupède intelligent comme lui de tirer profit de l'état de désorganisation civile propre à ces croissances rapides.

On ne remarquait pas un simple chien dans tout ce capharnaüm, comme on l'eut fait dans un milieu urbain aseptisé.

De toute manière, c'était dans ce genre d'environnement que sa portée avait vu le jour. Croisement d'un mâle et d'une femelle de races différentes, eux-mêmes n'ayant pas l'étiquette « races pures », il avait néanmoins hérité d'une solide génétique qui militait en sa faveur.

Celle-ci lui permit de survivre lorsqu'étant le dernier de la portée, personne ne s'en trouva acquéreur et qu'il fut décidé de le laisser pour compte dans la forêt à l'âge de huit mois.

Plus d'une année s'était écoulée et son seul but était de toujours demeurer en mouvement. Si, en général, le mouvement est la vie pour l'animal, pour celui-ci, il ne s'agissait rien de moins que de survivre.

Traverser les villages sans trop attirer l'attention, éviter les confrontations avec les humains et les chiens domestiques, tout en étant à l'affût de la moindre occasion de repas, voilà ce qui lui permettait d'accumuler des journées à son existence et ce, deux pas à la fois.

Puis, vint cette rencontre inespérée. Elle était veuve depuis quelques mois à une époque où la vie n'était pas un

jardin de roses, où la loi de l'existence était de travailler ou de périr.

Les couples avaient cet avantage non négligeable d'unir leurs forces respectives afin de trouver subsistance, d'abord pour eux-mêmes, puis pour tous les membres de la famille qui s'ajoutaient, jusqu'à ce qu'à leur tour, les aînés puissent prendre le relais.

Voilà pourquoi cette femme travaillait nuit et jour à confectionner, réparer, rapiécer tous les morceaux de vêtements qu'on lui apportait. Ses travaux lui permettaient de se procurer bois de chauffage et nourriture, les deux biens matériels les plus essentiels à sa survie, en plus du toit sous lequel elle s'abritait.

Cette humble maison de bois, que son mari et ceux du village avaient construite quelque temps avant le départ de l'être aimé pour l'autre monde, elle en avait fait une jolie maisonnette où les fleurs, les rideaux, la petite clôture blanche et autres décorations réussissaient à masquer le caractère rudimentaire de cette chaumière.

Tout y était placé avec attention, autant à l'extérieur qu'à l'intérieur, afin qu'on s'y sente le bienvenu. Ce ne sont sans doute pas ses habiletés de décoratrice ou en aménagement paysager qui attirèrent notre ami à quatre pattes à se présenter devant sa demeure un soir de novembre. Mais peut-être que son instinct fut intrigué par l'énergie qui émanait de cet endroit.

Sortie pour chercher du bois, elle se trouva face-à-face avec ce qu'elle prit d'abord pour un coyote. Voyant que celui-ci se couchait en guise de soumission, elle comprit qu'elle avait à faire à une autre bête.

Le chien savait par expérience que jouer la carte de la docilité pouvait apporter des dividendes et c'est ce qu'il obtînt ce soir-là, ainsi que le lendemain et tous les autres lendemains de cette semaine-là.

La sensibilité de cette femme, combinée à la lourdeur de sa solitude, la poussèrent à entretenir des liens avec l'animal égaré, de sorte qu'au bout d'un certain temps, une habitude de familiarité s'était créée entre eux.

Convaincue du caractère inoffensif de ce visiteur, il était peut-être temps de passer à la prochaine étape.

C'était un jour ensoleillé de décembre et le froid s'était bien installé. Elle alla puiser dans toutes ses réserves d'énergie afin d'obtenir la force qui lui permit de soulever son nouvel ami et d'avancer vers un bac d'eau qu'elle avait remplie d'une eau savonneuse.

S'il fut surpris de la manœuvre, il n'en demeura pas moins calme, instinctivement confiant envers celle qui, jusqu'à présent, ne lui avait apporté que du bien.

L'opération nettoyage se déroula comme prévu et la nécessité de ce passage obligé fut confirmé par la noirceur de l'eau qui en résultât.

Après qu'il eût tout le loisir de se secouer allègrement et avant que le froid n'ait trop d'emprise sur son pelage mouillé, elle lui permit, pour la première fois, de franchir le seuil de sa demeure.

À la fois hésitant et attiré par la chaleur, il finit par accepter les invitations de la femme depuis l'intérieur.

Mais quand cette dernière referma la porte, il sentit sa pulsion de survie reprendre le dessus, comme si la crainte d'être enfermé, d'être pris au piège, devenait soudainement plus forte que tout.

Malgré les tentatives pour le rassurer, les paroles et la nourriture qu'elle offrit au « prisonnier », il continuait de tourner en rond, cherchant désespérément une issue pour s'échapper.

Elle finit par ouvrir la porte et vit la pauvre bête désespérée s'y précipiter avant de disparaître au loin. Elle ne sut où il passa la nuit, mais le lendemain, il était de nouveau là, fidèle au poste comme à tous les matins.

Elle comprit qu'il ne fallait rien brusquer avec lui et elle continua de côtoyer ce craintif compagnon, laissant parfois la porte ouverte derrière elle afin de permettre au temps d'apaiser ses peurs.

Et un beau jour, c'est ce qui se produisit. L'arrivée de la neige et l'intensification du froid aidant, le choix de la chaleur devint une option qui surpassa le poids des autres considérations.

Les jours, les semaines, les mois passèrent. Désormais il ne s'agissait plus de la bête farouche d'autrefois. Les habitants du village lui reconnaissaient le droit légitime de l'animal « civilisé », celui qui n'a plus à craindre d'être chassé.

Bien qu'il se comportait en tout point comme une créature domestique, il n'en conservait pas moins une méfiance innée face aux autres humains. Non pas de l'agressivité, mais plutôt une tendance persistante à s'éloigner d'eux quand la proximité devenait trop insistante. La femme l'avait sentie, aussi le faisait-elle sortir quand des clientes se pointaient chez elle.

Les années passèrent, le village avait étendu ses ramifications aux quatre vents, à un point tel que la revendication du statut de village à ville devenait de plus en plus pertinente avec toutes ces usines, une population en expansion et une pollution en progression.

La femme avait vieilli et jamais elle n'avait ouvert sa porte à d'autres soupirants que celui dont elle s'accrochait au souvenir. Celui qui lui avait tenu compagnie durant toutes ces années continuait d'agrémenter son quotidien.

Désormais, il fallait se rendre de plus en plus loin pour se retrouver en pleine forêt, chose qu'ils faisaient de moins en moins souvent.

La mélancolie que notre ami ressentait de cet éloignement de la nature, n'avait d'égal que son aversion grandissante pour la ville. Les odeurs s'échappant des

innombrables tuyaux de la ville, autant ceux plantés sur les usines que ceux émanant des voitures, produisaient chez lui un effet désagréable nettement amplifié par sa très grande sensibilité olfactive.

Puis un jour, la vie prit soudainement un autre tournant. Celle qui en avait pris soin pendant plus de quinze ans, termina son voyage sur terre de manière subite. Il était là quand la femme s'était effondrée, victime d'un fatal arrêt cardiocirculatoire alors qu'elle entretenait sa pelouse.

Les ambulanciers appelés sur les lieux emportèrent le corps loin du fidèle compagnon. Quand vint le temps de s'emparer de celui-ci pour l'amener dans un refuge pour chiens errants, il ne se laissa pas faire. L'instinct de jadis prit le dessus et ses poursuivants déployèrent des efforts en vain pour lui mettre la main au collet.

Arpentant les rues de cette ville, il finit par rencontrer une rivière qu'il se mit à longer. Quand la nuit arriva, il avait déjà dépassé les limites urbaines et la campagne lui laissait renifler des odeurs rappelant sa jeunesse.

Au lever du premier jour de sa nouvelle vie, il se trouvait maintenant aux abords d'un champ de blé qui s'étendait à perte de vue. Plus aucun signe de la ville et en même temps, aucun indice de quoi il pourrait se nourrir.

Se maintenir en mouvement l'avait bien servi autrefois. Il utilisa cette vieille stratégie qui finit par le conduire à une ferme.

Des odeurs de cuisson émanaient des environs, portées par la brise du soir qui amplifiait son besoin d'avaler quelque chose.

Avec toute la vigilance d'un animal n'ayant pas complètement perdu son instinct sauvage, il s'approcha furtivement de la maison d'où émanait non seulement l'odeur bienfaisante, mais aussi les éclats de voix et de rires des habitants.

Quelles seraient les intentions de ces gens à son égard? Serait-il nourri, sommé de déguerpir ou même tiré au fusil? Il savait par expérience que toutes ces options étaient bien possibles. Les humains sont souvent plus imprévisibles que les animaux sauvages.

Malgré la faim qui le tenaillait, il décida de jouer la carte de la prudence. Il se camoufla aux abords du champ et attendit un signe. Signe qui finit par se manifester par l'intermédiaire d'un garçon d'une dizaine d'années qui sortit dehors pour aller s'occuper de son vélo.

Le jeune était accroupi quand notre ami décida de sortir de la pénombre. D'abord surpris, il se releva et se mit à parler doucement à celui qui avait adopté sa position de soumission.

- Qu'est-ce que tu fais là, mon beau? D'où viens-tu comme ça? Il n'y a aucune maison aux alentours, tu as dû en faire des pas pour arriver jusqu'ici!

Le garçon parlait tout en s'approchant doucement et bien que son attitude n'eut rien de menaçant, le chien

considéra le rapprochement quelque peu prématuré. Aussi s'éloigna-t-il un peu.

- Oh, attends! Ne pars pas! Tu dois avoir faim, je reviens, dit-il à celui qui ne comprit pas ce qui lui était annoncé, mais qui s'arrêta néanmoins en regardant l'enfant se précipiter à l'intérieur et en revenir avec des morceaux de poulet.

Prudemment, la faim amena le quadrupède à s'approcher de la main qui lui était tendue et saisit la nourriture si ardemment désirée. Ce fut le premier contact, prélude à un lien qui était pour perdurer plusieurs années.

C'est toute la famille qui, devant l'insistance du jeune, accepta qu'un nouveau membre puisse venir en quelque sorte remplacer le membre sortant.

En effet, deux semaines plus tôt, le chien de la famille avait été heurté par une voiture, ce qui avait laissé une marque profondément douloureuse chez celui qui ne s'en était pas encore remis.

La perspective de voir un remplaçant avoir un tel effet thérapeutique chez le garçon, avait certainement pesé dans la balance quand fut venu le temps de dire oui.

C'est une vie idéale qui se déroula pendant près de sept années, jusqu'au moment où l'enfant dut quitter le domicile pour poursuivre ses études.

Bien sûr, les parents continuèrent de prendre soin du seul « membre » de la famille qui restait, suite à l'exode

scolaire de leurs quatre enfants. Mais l'éloignement de leur progéniture pesait lourdement sur le couple vieillissant qui n'avait pas trouvé preneur pour la relève de la ferme.

Aussi, quand on frappa à leur porte pour leur offrir de vendre tout leur domaine afin de construire un vaste complexe résidentiel, ils écoutèrent attentivement.

En fait, ils écoutèrent avec un tel intérêt, qu'ils finirent par envisager la chose comme une opportunité de se rapprocher de leur descendance.

La transaction fut conclue et la date du départ établie. Seule ombre au tableau : que faire de celui qui ne pouvait pas être accepté dans les appartements qu'ils avaient loués en ville?

On chercha tant bien que mal une famille d'accueil qui pourrait le sauver du plan B envisagé, mais ils ne trouvèrent personne.

Vint le jour où ils se résignèrent à mettre en œuvre ce fameux plan B. Dès que la camionnette du vétérinaire arriva devant la maison familiale et qu'en descendit celui qui avait mandat de mettre terme à cette vie de chien, notre ami sentit qu'il se passait quelque chose d'inhabituel.

La femme peinait à retenir ses sanglots, l'homme avait la gorge serrée pendant que l'homme de la camionnette préparait sa seringue. De l'ensemble du tableau émergeait une énergie négative qui raviva le vieil instinct sauvage de l'animal.

D'abord ce dernier recula, puis, quand l'homme se précipita pour le prendre par surprise, il comprit qu'il ne pouvait plus s'éterniser à cet endroit.

D'un geste rapide il évita le « plaqué » de l'homme et fit de même avec le vétérinaire qui avait joint ses efforts dans ce qui devint une tentative stérile d'euthanasie.

Nous étions au début des années soixante-dix et la prolifération des usines était accompagnée d'une absence presque totale de normes environnementales, de sorte qu'aux abords des villes, les dépotoirs à ciel ouvert se multipliaient.

Ceux-ci recelaient à la fois de matières toxiques provenant des usines, de déchets de la consommation urbaine et de tout ce que l'humain pouvait produire et qui ne servait plus.

Même les cours d'eau étaient affectés et, évidemment, toute la faune en subissait les contrecoups. Notre ami en eut un aperçu en arpentant les abords d'une rivière et sentit rapidement l'odeur nauséabonde qui en émanait. Il décela un mélange d'ammoniacque provenant à la fois de l'eau elle-même ainsi que des carcasses de poissons en décomposition sur le rivage.

Rapidement il s'éloigna, mais il pressentit que la survie en forêt serait encore plus périlleuse que ce qu'il avait déjà vécue plus jeune, il y a de cela plus de vingt-deux ans!

Comment pouvait-il avoir atteint une telle longévité? Personne n'était là pour s'en étonner et lui ne pouvait se

prêter à de telles questions existentielles. Tout ce qui importait était de trouver nourriture et eau potable et il semblait qu'à cette époque, cela n'était pas si simple.

Il erra ainsi pendant une semaine, réussissant à trouver un petit fruit par ci, par là; une petite flaque d'eau de la dernière pluie; un endroit à l'abri du vent pour passer la nuit.

C'est un chien sale et amaigri qui, un soir, sentit l'odeur de viande qu'on cuisait au grand air. Il remonta jusqu'à la source pour aboutir en bordure de tentes de campeurs. Ceux-ci passaient du bon temps autour d'un feu pendant que d'alléchantes pièces de bœuf attendaient le bon niveau de cuisson.

Sagement, il contrôla cette envie irrésistible d'aller piger sur la plaque chauffante laissée sans surveillance. Après tout, il risquait de se faire prendre au tout dernier instant, laissant sa faim non apaisée et, en prime, un risque de représailles.

Ce calcul avisé, assortit d'un parfait contrôle de son instinct, il fut en mesure d'en maintenir la teneur, certainement pendant une dizaine de secondes, après quoi, le raz-de-marée de sa profonde disette balaya toutes les prudences.

Même si le steak avait eu une conscience, une vision et des pattes pour déguerpir, jamais il n'aurait pu éviter l'attaque vive et agile de celui qui ne fut pas moins efficace qu'un fauve.

Quelques secondes et voilà notre survivant s'éloignant des humains avec son trophée entre les dents. Cette nuit-là, il dormit très bien.

Au jour suivant, il osa traîner dans les parages des campeurs, histoire de sentir s'il n'y avait pas un autre festin à dérober.

Il faisait route quand, au détour du sentier, il arriva face-à-face avec une des femmes du campement. Il aurait été difficile de déterminer qui des deux fut le plus surpris. Chose certaine, deux statues de sel se regardaient sans savoir quoi penser de l'autre.

- J'espère que tu n'as pas la rage mon beau, dit-elle en chuchotant. L'énergie qui émanait de cette femme dans la vingtaine était plutôt agréable, ce que détecta notre ami qui finit par déployer le truc qui avait très bien fonctionné dans le passé.

Il se coucha en guise de soumission, ce qui rassura la femme qui s'accroupit en guise de signal d'apaisement.

Le vieux chien s'approcha lentement et vint déposer sa tête sur les genoux de celle qui le caressa.

- Mais d'où viens-tu comme ça? Apprivoisé comme tu l'es, tu dois sûrement avoir un maître. Viens avec moi, on va tenter d'y voir clair, dit-elle en invitant notre ami à la suivre pendant qu'elle retournait au campement.

- Eh! Gina, tu as capturé un loup? demanda une femme à celle qui avançait lentement au milieu du campement, suivi de son invité surprise.

- Ouach! Cet animal pourrait avoir la rage ou transporter des puces! s'écria une autre femme.

- Mais qu'est-ce que tu fais avec ce chien errant? Tu ne vas pas le prendre sous ton aile j'espère? lança un homme dans la vingtaine.

- Je veux seulement que nous le rapportions à son maître. Il est tellement peu farouche qu'il doit appartenir à quelqu'un qui doit se demander où est passé son compagnon et qui le cherche partout! répondit Gina.

- À voir l'état dans lequel il est, je doute que son maître soit tout près, dit un autre homme.

- Chéri, allons faire un petit tour de reconnaissance dans les environs, juste pour voir, demanda Gina au premier homme.

- Ouf! Je ne pense pas que..., mais Gina insista :

- S'il te plaît, juste une ronde aux alentours! implora-t-elle, ce à quoi le chum finit par consentir.

Ils firent monter le chien dans la boîte de la camionnette et partirent à l'aventure.

- Vois comme il est docile, ce n'est sûrement pas la première fois qu'il fait une telle balade, dit Gina en regardant celui dont les oreilles volaient au vent pendant

qu'il regardait en avant et que le véhicule parcourait le chemin de terre qui menait jusqu'à la route principale.

Ils passèrent les deux heures suivantes à arpenter la région, sans trouver ni habitation, ni indice de présence quelconque.

- Et maintenant, que vas-tu faire? demanda son copain.

- Je ne sais pas. Si nous le laissons ici il ne survivra pas. C'est un chien apprivoisé, pas une bête sauvage, dit-elle sans se douter que notre ami avait davantage de ressources qu'un caniche de salon.

Quoi qu'il en soit, le couple finit par s'entendre : ils ramèneraient leur visiteur en ville pour le refiler à un refuge pour animaux.

L'éventualité était là, mais une fois arrivés en ville, elle se mit à fondre pour chaque journée supplémentaire où la date butoir était repoussée.

Au bout d'une semaine, plus personne n'aborda la chose. Une fois encore, la bonne étoile de ce chien l'avait tiré d'embarras et lui procura un foyer où il put passer les années suivantes en bonne compagnie.

Bien qu'habitant en banlieue d'une grande ville, ils partaient chaque fin de semaine en excursion dans la nature et leur nouveau compagnon ne semblait pas du tout s'en plaindre.

La décennie des années quatre-vingt s'amorça et avec elle, vinrent de nouvelles réglementations sur la pollution de l'air, ce qui permit théoriquement d'améliorer le tableau. Mais étant donné l'augmentation constante du nombre de véhicules en circulation, il ne semblait pas y avoir de progrès.

Même chose pour la gestion des déchets. Les sorties en pleine nature devaient avoir lieu de plus en plus loin afin de s'extirper des cimetières de résidus à ciel ouvert qui se multipliaient.

Les années quatre-vingt-dix suivirent avec des réglementations encore plus sévères qui permirent au moins à la pollution urbaine de se stabiliser. La gestion des déchets et le recyclage donnèrent un coup de main à mère nature afin d'endiguer l'épidémie de pollution qui prévalait jusque-là.

- Mais de quel bois es-tu fait au juste? demanda Gina à celui qui était assis sur la banquette arrière du véhicule, au retour d'une autre de leur excursion.

- Si ça continue, il va tous nous enterrer! ajouta Tim qui lui aussi, contrairement à ce qu'il avait envisagé au début, s'était vraiment attaché à celui qui en aurait eu long à raconter sur sa vie de chien.

Tim avait vu juste sur un point. L'animal était pour leur survivre, non pas en durée de vie, mais plutôt en tant que couple.

Si leur séparation ne se passa pas trop mal, la question de la garde de notre ami en fut une plutôt tumultueuse. Gina finit par avoir gain de cause, mais non sans avoir dû concéder la cession du véhicule familial.

Elle déménagea à la limite de la vie urbaine, là où ils pouvaient quotidiennement avoir accès aux sentiers d'une forêt toute proche.

Au tournant du siècle, Gina avait cinquante-sept ans et avait bénéficié de la compagnie de ce chien exceptionnel durant les vingt-neuf dernières années.

Elle savait que ce petit miracle sur quatre pattes était un cadeau de la vie et qu'il n'était pas question d'ébruiter la chose pour que des obscurs scientifiques ne mettent la main dessus.

- S'ils n'ont pas de scrupules pour pratiquer des tests sur des souris, des lapins, des chiens, des chats et des chimpanzés, ils ne se gêneront sûrement pas pour te faire subir les mêmes atrocités! dit-elle à notre ami, pendant qu'elle regardait un reportage sur les expérimentations animales à la télé.

Celui à qui la remarque s'adressait, bougea légèrement les oreilles avant de comprendre que les paroles dites n'avaient aucune incidence immédiate le concernant.

C'est l'un des avantages des animaux de compagnie. Ils vivent dans le présent et ne se torturent pas l'esprit avec les drames qu'ils ont pu vivre dans le passé ou les appréhensions d'un futur incertain. Tout ce qui leur

importe c'est l'affection, la sécurité, la nourriture et le mouvement que chaque journée leur apporte.

Pour faciliter sa paix intérieure, l'être humain aurait de quoi s'en inspirer afin de devenir un véritable agent de changement sur cette terre.

C'est d'ailleurs dans cette voie que Gina s'orienta peu de temps après. Son implication dans un mouvement de défense des animaux l'amena un peu partout à travers le pays, toujours secondée par notre ami. Celui-ci ne comprenait pas trop en quoi ces rassemblements consistaient, mais au moins, il y avait plusieurs de ses semblables avec qui il pouvait s'adonner à des sessions de « reniflades collectives ».

Au fil des différentes activités du mouvement, Gina finit par occuper une place de plus en plus importante dans l'organisation.

À un certain moment, comme il était question de trouver les meilleures affiches publicitaires pour faire la promotion de « l'éthique animale », elle proposa que l'image de son vieux compagnon puisse être utilisée. Après tout, son pelage blanchi par le temps était évocateur de sa longévité, laquelle étant justement au centre de leur slogan : « laissez-les vivre en paix! ».

C'est ainsi que notre ami vit sa photo distribuée aux quatre coins du globe, ce qui lui assura une notoriété lors des apparitions publiques qu'il effectuait avec Gina.

Un jour, il fut même présenté au pays tout entier via un célèbre show de fin de soirée. Gina venait y faire la promotion de leur mouvement et lui, sans rien comprendre à tout ce cirque, se prêta de bonne grâce au rituel.

- Oui, vous avez raison Gina, nous ne réalisons pas que les produits que nous utilisons tous les jours ont souvent fait l'objet de maltraitance d'animaux avant d'être mis en marché, dit l'animateur.

- C'est vrai et on oublie aussi qu'il y a des compagnies qui se refusent à de telles pratiques en l'indiquant sur leur produit. Mais on ne se donne pas la peine de vérifier, ajouta-t-elle.

- Exactement! Nous sommes tellement submergés dans notre univers de consommation et tout va trop vite! Prenez moi, l'autre matin, j'allais me brosser les dents et tout à coup je lance à ma femme : « Chérie, je ne vois pas la mention : « respecte les dauphins » sur le tube de pâte à dents, aurions-nous choisi la mauvaise marque? »

La foule se mit à rire et il ajouta :

- Mais sérieusement, la vie aujourd'hui est tellement compliquée. On ne sait plus vraiment ce que l'on mange, ce que l'on boit, ce que l'on respire.

On nous dit de ne pas faire ceci, de faire attention à cela, d'être « politically correct » quand on parle de ceci, de ne pas parler de cela. Bientôt on va donner au bébé naissant une encyclopédie en quatre-vingts volumes, lui dictant ce

qu'il doit faire comme être humain et cela juste pour sa première année. La foule reprit ses rires et l'animateur poursuivit :

- C'est vrai! On vit à l'époque la plus compliquée de l'histoire humaine. Prenez votre chien Gina, croyez-vous qu'il se pose toutes ces questions sur l'avenir de l'humanité? D'abord quel âge il a, votre beau caniche?

- Euh, ce n'est évidemment pas un caniche, mais pour son âge je dois avouer que je ne le sais pas...

- Vous voyez, même Gina ne se complique pas la vie avec toutes ces questions inutiles sur l'âge. Ah comme l'époque des hippies me manque, dit-il alors que les rires reprirent. Il ajouta :

- Et je gage que vous ne vous compliquez pas la vie non plus avec les noms et vous l'appellez simplement le chien?

- Euh, c'est un peu ça. Les rires reprirent.

- Ah comme je vous envie Gina. Prenez-vous du LSD?

L'audience s'esclaffa.

- Non, je blague, bien sûr...sur le fait que je vous envie, dit-il, en continuant d'alimenter les rires.

- Mais vous ne savez vraiment pas quel âge a votre poulain?

- En fait, je l'ai recueilli dans la forêt il y a de cela... plus de trente ans, dit-elle alors que le public se mit à chuchoter.

- Attendez, vous nous dites que cet imposteur, euh je veux dire ce chien aurait presque mon âge? dit l'animateur dans la cinquantaine, ce qui déclencha encore des rires.

- Et peut-être plus, car il n'était pas un jeune chiot quand je l'ai recueilli.

- Désolés, nous sommes sceptiques, montre-nous tes cartes le chien!

- Je sais que cela semble invraisemblable, mais c'est ainsi. Voici une vieille médaille datant de 1971 et voici celle qu'il porte actuellement, vous remarquerez que les numéros sont identiques.

- Incroyable! En âge humain cela donne quoi? Quatre cents quelques années? dit-il pour amuser l'auditoire.

À partir de ce soir-là, Gina reçut un grand nombre d'invitations de toutes sortes. On voulait voir le phénomène de près, ce qui permit d'accroître la visibilité du mouvement.

Désormais, il était devenu le symbole mythique de la longévité animale et surtout de l'aspect éthique à l'égard des animaux.

Plusieurs compagnies emboitèrent le pas afin de rendre leurs produits libres de tout test sur des animaux. On accolait alors sur ces produits un logo à l'effigie de notre ami, symbole du respect de la vie animale.

Quelques années passèrent encore et un beau matin, Gina trouva son compagnon endormi sur l'épaisse couverture lui servant de lit. L'amorce de ce sommeil éternel la chagrina au plus haut point.

Malgré tout, un sentiment de profonde reconnaissance émergea envers la vie qui l'avait gratifiée d'une présence qui s'était prolongée au-delà de ce qu'elle eût cru possible.

Cet évènement ne passa pas inaperçu et plusieurs médias en firent mention. On parla du célèbre chien qui avait atteint le record incroyable de trente-neuf années.

Si, pour certains, il fut plutôt difficile de concevoir que cet animal puisse avoir eu une telle longévité, imaginons ce qu'il en aurait été d'apprendre qu'en réalité, le passage de ce chien avait touché à un grand total de huit décennies?